

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 26 (1888)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Lè ringuès  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-190281>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Mais, lui dit Grosillex, n'aie donc pas peur, espèce d'idoine ! Puisque je t'ai promis qu'il n'y avait rien à risquer. Ah ça ! pas de bêtise, qu'il ajoute, les journées sont courtes, nous n'avons pas le temps de barjaquer. A la besogne !

Et là-dessus, il nous montre à cent vingt mètres de nous un gros mas de roches dans la direction des pas.

— C'est là qu'il se cache, nous fait-il. Voyez-vous pas ce trou noir, droit en dessous du sapin mort ? C'est l'entrée de sa cambuse. Pas une trace fraîche de retour depuis la relevée que j'ai faite hier soir. Autant dire que nous le tenons.

— Nous le tenons... comment ? que je lui dis. Comment le forceras-tu de sortir ?

— Ça me regarde, qu'il me répond ; c'est mon truc. Attention, maintenant ! Reconnaissez bien vos postes. Derrière ce rocher qui ressemble à une bonne femme à croupeton, c'est la place au gendarme ; derrière cet autre, à gauche, qu'on dirait une meule de foin, c'est la place au maçon. Allez vous poser. Quand vous serez installés, pas plus tôt, je me mettrai en marche. Alors, ne bougez plus et ne vous occupez pas de moi, tant que vous n'aurez pas entendu péter mon fusil. Ça y est-il ?

— Ça y est.

Et nous partons. Aussitôt installé, je tourne la tête et je commence à suivre de l'œil mon Grosillex qui s'en venait pian-pian, droit sur la caverne, sans seulement décrocher son fusil de son épaule.

— Mais, mon père ! me disais-je à part moi, à quoi pense-t-il ? Il va s'arrêter, bien sûr ; il va... quoi ?... imiter le bêlement de la chèvre perdue, ou le cri du chien blessé, assez pour attirer l'autre au dehors...

Mais Grosillex ne s'arrêtait point. A trois pas seulement de la crevasse, le voilà qui enlève le fusil de son épaule et qui l'arme, et puis, est-ce Dieu possible ? il entre et je ne le vois plus !... Je l'entends, par exemple !... A pleine voix, je l'entends qui crie : — « Eh bien donc, Martin, qu'est-ce que tu fiches là ? Vas-tu te lever, feignant ? » Et puis, tout de suite, un tremblement de terre dans la boutique, un grognement de tonnerre, et paf ! paf ! deux coups de feu...

Un petit tas de fumée blanche sort du trou, et, par en dessous, l'ours déboule... une masse noire épouvantable, qui se lance dehors à toute volée et qui s'abat subito à moins de six pas. Mort il était, le colosse ! et un gros flot de sang giclait de sa gueule sur la neige. C'était fini pour lui.

Mais Grosillex ? pourquoi ne sortait-il pas ? Ma foi, je quitte ma cachette, je me défile un tant soit peu du corps de l'ours, — qui sait, quelquefois, s'il n'était pas tout à fait mort — et j'entre dans le corridor noir. Mon Grosillex était là, près de l'entrée, couché de tout son long sur le dos.

— T'as du mal ? que je lui crie, en me penchant sur lui.

— Pas de trop, qu'il me répond, si le gueux n'avait pas été si lourd. En se sauvant, m'a-t-il pas renversé ! m'a-t-il pas passé sur le corps ! Et puis, tiens, ce coup de griffe...

Et, tout en s'aidant à se relever, il me montrait sa

devantière déchirée, le tricot, la chemise et la peau qui saignait ferme.

— Bah ! une écorchure !...

Et il ajouta en riant :

— Tu connais le truc, à présent. Aller droit sur le particulier et le saluer par son petit nom ; il se dresse et on lui campe ses deux coups à brûle-poil dans la gargoine !... Pas moyen que ça rate ! Pas de danger de compromettre les amis !... »

### Lè ringuès.

Se tsaquîè pàys fourné son mondo, et se tsaquîè pàys a sè mouèds, tsaquîè pàys a son dévezà que n'est pas pì po cein que lè z'enfants recordont à l'écoula lè z'ons 'na granmère et lè z'autro ne n'autra ; mà po cein qu'on ne dit pas lè mémo mots dè la méma manàire, kà fédè-vàì derè à on allemand : J'aime la Janette à Suzon ? lo tutche vo derà : Che l'aime la Chanette à Çuçon, tandi que n'Etalien farà : Z'aime la Zanette, et qu'on Anglais derà : Je aimé le Djennette à Suzône ; et à ouèrè dévezà on fignolet dè Parisien, jamé dè la vià vo ne lo volliàì preindrè po on bon Dzorotàì. Tsacon, rein qu'ein dévezeint, farà vairè lo pàys dè iò l'est.

Mâ n'est pas dè cein que volliàvo vo dévezà ; volliàvo vo derè que dein tsaquîè pàys lài a dàì ringuès qu'on appreind quand on est petit bouébo, et que font mì vairè dè iò on est que 'na lettra dè bordzèzi, kà on lè sà po tota sa vià tot assebin et mémameint mì que lo catsimo d'Osterva. Allà-vàì dein lè cinq partiès d'ao mondo demandà decé, delé, dè vo recità *l'Amprò* ? Lè dzeins vo vouàitèriont ào blianc d'ài ge sein savàì cein que vo volliàì ; mà se y'ein a ion que vo débliottè sein quequelhi : *Amprò, Giraud, Carin, Careau, Dupuis, Simon, Carcaille, Brifon, Piron, Labordon, Tan, Té, Feuille, Meuille, Tan, Té, Glu* ; vo z'ètès su que cé gaillà est on Genevois, et on tot vretablio, quand bin vo l'arià reincontrà pè Tombouctou ào bin pè Neyruz.

Quand y'été bouébo, n'avià assebin per tsi no onna ringua qu'on débliottàvè quand on volliàvè fèrè à la *catse*, po savàì quoui dévessàì tsertsi lè z'autro. Po cein, on sè mettàì ti ein riond, et cé que débitàvè l'affèrè verotàvè dein cé riond ein de-seint on mot po tsacon, ein lo totseint avoué lo dàì, et cé à quoi desàì lo derràì mot sè doutàvè d'ao riond et poivè dza allà sè catsi, et cein recoumeincivè tantquîè que n'ein restàì perein què dou. Ora, vaitsé la ringa : *Enique, Bénique, Taupetai, Trif, Traf, Comenai, Instebeau, Zingueneau, Trif, Traf, Ouste, Ouze* ! Cé qu'avàì lo « *Ouze* » dévessàì don sè dépendrè d'ao riond. Quand n'ein restàvè perein què ion avoué cé que débliottàvè lè mots, lo gaillà, po avàì pe vito fé, fasàì : *patta, ratta, frou* ! mà l'avàì adé soin dè fèrè *patta* por li, *ratta* po l'autro, po que pouèssè sè derè : *frou*, kà adon poivè traci assebin, tandi que l'autro dévessàì restà à la *bàrra* tantquîè que séyont ti catsi ; et quand criàvont *Ouleet* ! lo gaillà coumeincivè à corrattà po tàtsi dè trovà lè z'autro et dè lào bailli tràì coups dévont que l'aussont totsì la *bàrra*.

Vo z'allà trovà que su bin on bobet de volliàì vo derè cein que l'est què la *catse*, mà vaitsé iò vu ein

veni : Cllia ringa n'est pas la soletta, kâ y'ein a onco dâi z'autrès, et pas mau. Ye voudré don mè recommandâ à clliao qu'ein sâvont dè lè marquâ su on petit bocon dè papâi et dè mè lè z'einvoiy po qu'on pouèssè lè repassâ. Cein farâ pliési à bin dâo mondo.

## MÈRE ET FILLE

### VI

Le temps marcha, les jours s'écoulèrent ; la guérison se fit rapide et complète : mais... mais l'ineffaçable marque, incrustée sur le côté du visage, était là, témoin muet et toujours visible du sacrifice de Colette.

Un jour cependant, il fallut revenir aux habitudes passées, recevoir de nouveau André, que l'on avait tenu à l'écart, sans lui dire toute la vérité. Il fallait connaître son impression lorsqu'il verrait le visage de la jeune fille, et surtout deviner sa pensée.

Le jour où Colette dut paraître au salon pour la première fois après son accident, Mme Fonguerives voulut présider elle-même à la toilette de sa fille.

Ce jour-là, elle s'occupa à peine d'elle-même, ou, si elle y pensa, ce fut pour donner à sa personne et à sa toilette un air d'austérité qui en faisait presque une vieille femme.

Colette, au contraire, et presque malgré sa volonté, était habillée avec une élégance jeune et fraîche qui faisait ressortir la beauté de sa taille et de son visage, dont l'horrible brûlure n'avait pu détruire le charme et la candeur.

Du reste, une frisure habile, faite et arrangée par Mme Fonguerives elle-même, dissimulait si bien la cicatrice laissée, qu'il fallait savoir un peu pour deviner beaucoup.

..... Les visites des indifférents étaient parties.

André et Bernard étaient seuls restés au salon. L'un, parce qu'il se sentait le droit de savoir ; l'autre, parce qu'il comprenait que son ami pouvait avoir besoin de lui.

Les jours longs et tristes passés loin de cette maison où se trouvaient toutes ses espérances, avaient laissé André plus indécis que jamais. Cependant le souvenir de Mme Fonguerives, plus tenace, plus troublant que celui de sa fille, agissait bien plus sur son imagination que celui de Colette, si simple et si jeune qu'il y pensait plutôt comme on pense à un enfant qu'à une femme.

Cette impression, restée tout entière, semblait presque le dominer, au moment où il se représenta devant les deux femmes devenues l'arbitre de sa vie.

Il fut douloureusement frappé par l'air nouveau adopté par Mme Fonguerives.

L'absence complète de tout cet art qui fait ressortir et sait conserver la beauté d'une femme, l'air maternel qu'elle semblait avoir pris seul comme devant être le sien désormais, faisaient d'elle, en ce moment, non la fiancée à laquelle on veut demander le bonheur de sa vie, mais la belle-mère à laquelle on ne veut demander... que sa fille.

Et les yeux d'André cherchèrent alors le regard de Colette ; mais celui-ci s'était détourné, comme si une rêverie profonde, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, se fût emparée seule de l'esprit de la jeune fille.

Bernard aussi était rêveur. Il sentait un mystère, et il n'était pas homme à l'abandonner avant de l'avoir deviné.

Mme Fonguerives comprit qu'il lui appartenait de donner à cette situation la netteté désirée par tous.

— Puisque nous voilà seuls, entre amis, dit-elle en souriant, permettez-moi de vous faire une confidence

tout intime. L'une de nous deux, ma fille ou moi, doit se marier très prochainement, et à l'une de nous deux aussi il est arrivé un de ces accidents qui, sans détruire la beauté d'une femme, l'amoindrissent cependant aux yeux des malveillants, ou seulement des indifférents.

— Oh ! pensa André, quel malheur de ce genre lui est arrivé à elle ?

Et le regard scrutateur du jeune homme se fixa sur Mme Fonguerives comme pour découvrir, sur sa personne ou sur son visage, la trace du malheur qu'il redoutait.

Mais il n'y aperçut qu'un sourire qui lui sembla plein de malice, et toujours cet air maternel et bonne femme qui déroutait toutes ses combinaisons et donnait le change à ses pensées.

Mais la malicieuse femme semblait avoir à cœur d'augmenter de plus en plus son malaise.

— Il y avait une fois, poursuivit-elle, un prince charmant, auquel un enchanteur avait imposé la dure loi de choisir son épouse entre la mère et la fille, et, à cette condition seule, il ne serait plus statue de pierre, comme il l'était depuis sa naissance. Or, ce prince charmant...

— Oh ! madame, madame, n'allez pas plus loin, je vous en prie ! s'écria André en joignant les mains. Et puisque vous savez la vérité, laissez la pauvre statue de pierre se réchauffer assez aux rayons de votre affection, qui vaudra bien pour elle le choix si terrible auquel elle a été condamnée.

— Mais vous ne m'avez pas laissée terminer mon histoire, dit Mme Fonguerives, et vous ne savez pas qu'un délai fatal condamne la statue à choisir, aujourd'hui même, entre la mère et la fille. Je vous l'ai dit tout à l'heure, un accident est arrivé à l'une d'elles, et, s'il la rend un peu moins belle, il lui donne, en revanche, toute la beauté qu'impriment sur un visage le dévouement, l'affection et le sacrifice de soi-même au bonheur d'une autre.

— O mère ! que dis-tu ? s'écria Colette en se levant et en se jetant au cou de sa mère.

— Je dis que je sais tout, que j'ai tout deviné, ma fille chérie, et que je ne serai plus désormais la rivale, mais toujours la mère de mon enfant.

— Monsieur André, le rôle de la statue est devenu bien facile maintenant, ajouta-t-elle en se tournant gracieusement vers le jeune homme. L'une de ces femmes est morte, puisqu'il n'y a plus qu'une mère.

André, radieux, s'était levé et avait saisi l'une des mains de la jeune fille.

Celle-ci se dégagea doucement, et soulevant avec une vivacité fébrile la boucle de cheveux qui cachait à demi son visage :

— Monsieur André, regardez-moi, je suis laide, dit-elle doucement, comme si cette révélation dût être à jamais un arrêt contre elle.

Le jeune homme eut une sorte de stupeur qui fit briller son regard sous une flamme intérieure.

— Vous voyez bien que ce n'est pas moi qui dois désenchanter la statue ? reprit Colette avec un sourire triste.

André saisit de nouveau la main qui avait échappé à la pression de la sienne.

— Mademoiselle Colette, voulez-vous être ma femme bien-aimée ? dit-il en regardant la jeune fille avec des yeux où perlaient des larmes.

L'enfant se tourna vers sa mère qui souriait, et elle abandonna à André la main qu'il tenait trop fort pour qu'il fût possible qu'elle s'échappât toute seule.